

## *De jadis à naguère, un cheminement*

Louis Janover

*Le Surréalisme, de jadis à naguère*  
*Paris Méditerranée, 230 p., 2002.*

Le propos sonne clair : « Que mon témoignage sur le surréalisme soit associé à celui de Rubel sur Marx n'a rien en soi d'étonnant. Marx a été rabattu sur la politique, le surréalisme sur l'art. » Et les deux ont été détournés, ajouterons-nous. De cette double intuition découlent quelques défis aux idées reçues et une belle fidélité à deux figures essentielles du cheminement de Louis Janover : André Breton et Maximilien Rubel .

Tout en s'inscrivant, par la thématique, dans la lignée de ses précédents ouvrages <sup>1</sup>, *le Surréalisme de jadis à naguère* s'en démarque, cependant, par le genre – la biographie intellectuelle – et le ton, plus personnel que jamais. Le tout est parfaitement maîtrisé. Lecture finie, il en reste le souvenir d'un fort livre, d'un beau style, et – pour quoi le taire – d'un certain agacement mâtiné de déception.

Au tout début, un adolescent découvre, bouleversé, la poésie d'Artaud. En traçant le sentier, elle deviendra « impératif catégorique ». Suivront la lecture de *Ma vie*, de Léon Trotski, « dans une édition abrégée », et celle de *Position politique du surréalisme*, qui clôt la question de l'engagement surréaliste auprès du PCF. Le reste est affaire de hasard, plus provoqué qu'objectif : une lettre que l'adolescent de presque dix-sept ans adresse, en 1954, à Breton, une rencontre qu'il sollicite et un rendez-vous qu'il obtient, rue Fontaine. Il n'en restera nulle trace dans l'histoire du surréalisme, écrit Janover, juste le souvenir encore visiblement enchanté d'une ponctuelle attirance pour celui qui symbolisait « cette révolte d'un seul tenant, mais dont l'arc se décomposait en trois couleurs : existentielle, poétique, politique ». La confession s'arrêtera là avec, en amont, une remontée de mémoire datant de l'Occupation – « Il s'en fallut d'un cheveu pour que nous disparaissions tous dans la tourmente » – et un addenda, histoire de montrer que, pour rude que fut l'époque pour sa famille, l'auteur n'en tira ni penchant pour la « quête de “ racines ” » ni « fierté » particulière. Rien d'autre, ou presque rien. Cet obstiné refus de s'impliquer davantage dans le récit est sans doute respectable, même si cette distance ampute aussi le témoignage de sa dimension d'aventure humaine pour le réduire, souvent, au domaine du pur esprit.

Dans la tête de ce jeune homme, donc, le surréalisme brille encore de mille feux quand Breton, sa « figure mythologique » et tutélaire, l'invite au Musset, ce café de la rue de l'Echelle où se réunit le groupe. Là, l'impétrant « silencieux » et peu sûr de lui devient « surréaliste », et ce faisant ne tarde pas à subodorer que le mouvement se gâche désormais dans l'espace clos d'une légende morte où ne s'épanouissent que des artistes plus préoccupés de littérature, d'expositions et de « collectionnisme » que de « transformer le monde » et de « changer la vie ». Vite, très vite, le jeune homme comprend que ce surréalisme-là n'est pas le sien et, reprenant à son compte la « définition » qu'en donne le *Second Manifeste* – « disposition d'esprit » et volonté « qui s'exerce, spontanément ou non, dans le sens de l'inacceptation » –, il décide dès lors de s'en démarquer. Autrement dit, sitôt entré, le jeune homme se met en position d'« écart absolu » et, en l'occurrence, en situation « de refus de parvenir et de parvenir par le refus ». Pour étonnante que soit une telle précocité, on la prendra pour ce qu'elle est : la preuve qu'en ce « jadis » – qui est « le plus lointain » d'une mémoire –, Janover, déjà, ne s'en laissait pas conter. Soit.

L'évocation de cette rencontre – « C'est par là que je les rejoins... » – cède bientôt la place à l'implacable expertise d'un surréalisme dont sont minutieusement pointées les « erreurs d'aiguillage », au premier rang desquelles, précise Janover, « l'insurmontable contradiction » entre l'art et l'« utopie éthique ». Alors, le ton du récit s'emballe et l'auteur quitte le domaine du témoignage pour se livrer à cet art de prédilection qu'il pratique avec talent et qui se situe entre analyse critique et injonction. Au bout de la route, on comptera quelques vérités premières, quelques puissantes intuitions, quelques règlements de compte et quelques oublis.

Analysant son propre cheminement de « jadis », Janover ne s'attribue que deux erreurs : un attachement inconsidéré au « mythe d'Octobre » et une vague sympathie pour le groupe d'ultra-gauche quelque peu sectaire de Jorge Munis, auquel collabora l'excellent Benjamin Péret. De ses « étapes sur le chemin de la criti-

---

<sup>1</sup> Et plus particulièrement *Surréalisme, art et politique* (Galilée, 1980), *le Rêve et le Plomb* (Jean-Michel Place, 1986) et *la Révolution surréaliste* (Hachette-Pluriel, 1995), mais aussi *Voyage en feinte-dissidence* (Paris-Méditerranée, 1998) et *Thermidor mon amour* (Paris-Méditerranée, 2000). Ce dernier ouvrage a été recensé dans *A contretemps*, n° 1, janvier 2001.

que » telles qu'il nous les raconte, on retiendra, donc, une belle sagacité et quelques fulgurantes clairvoyances, comme celle qui lui permit de ne pas s'emballer pour cet Appel dit des 121, qui faisait « du peuple le témoin muet des états d'âme de l'élite ». On retiendra encore qu'il ne fut jamais attiré par le groupe Socialisme ou Barbarie, recensé néanmoins comme « un des points lumineux au cœur de ce siècle plutôt obscur » et qu'il détesta résolument – on y reviendra – la bande à Debord. Principal artisan de la revue *Front noir* (1962-1967), c'est à partir d'un débat qui l'oppose aux *Cahiers de discussion pour le socialisme de conseils* que sa route croise celle de Rubel et que naît cette « connivence intellectuelle » qui l'unira à lui jusqu'à sa disparition, en 1996, et au-delà.

En règle générale, Janover est peu porté aux exercices d'admiration. Il sait tenir son sujet à bonne distance et, même quand il s'agit de Breton, une de ses « constantes références », n'abandonne rien de sa verve critique. L'exception, c'est, à n'en pas douter, Rubel, auquel Janover voue une éternelle reconnaissance pour l'avoir définitivement délivré d'Octobre en le réconciliant avec l'authentique pensée de Marx et, par là même, avec une « certaine liberté d'esprit ». On ne jugera pas, bien sûr, de la force de cet attachement, mais on constatera une évidence : dès que Rubel paraît, Janover se mue en disciple, puis en proche collaborateur de l'éminent connaisseur de l'œuvre de Marx. Dès lors, sa vie bascule et « l'incertitude » recule devant « la découverte... de “ l'écart absolu ” entre Marx et les marxismes » et celle du socialisme de conseils. « Naguère », c'est-à-dire le « presque présent », est désormais proche.

Le point de jonction entre la subversion surréaliste et ce Marx débarrassé de ses oripeaux idéologiques réside, pour Janover, dans leur commune « dimension éthique ». Dès lors qu'il les sent l'un comme l'autre victimes d'un même détournement – par l'art pour le surréalisme, par la politique pour Marx –, la légitime défense suppose un incessant combat intellectuel pour retrouver « le chemin oublié » du premier et libérer le second de ses mortifères tutelles. « Naguère » est là pour prouver que Janover a suivi sa route avec une certaine constance : il rompt avec le « surréalisme réellement existant » au cours des années 1960, il s'abstrait du « délire » groupusculaire de mai 1968, il se défie de la « logorrhée » désirante de l'après, il dénonce éternellement « la manipulation sémantique » opérée autour du concept de communisme et, surtout, il se consacre d'arrache-pied, auprès de Rubel, à la revue *Etudes de marxologie* et à la publication complète des œuvres de Marx.

S'il en dit assez sur l'indéniable cohérence d'un personnage qui s'entête à se tenir hors des sentiers battus de la dissidence, *le Surréalisme de jadis à naguère* révèle aussi, chez lui, un non moins sûr penchant pour la charge. Celle qu'il sonne contre les trotskistes – attendue, mais plaisante – semble beaucoup plus légère, cependant, que celle, persistante, répétitive et vaguement obsessionnelle, qu'il livre contre des « situationnistes » que, sans doute par rancune ou par fixation, Janover caricature un peu. Celui qu'en son temps et à sa manière <sup>2</sup>, *Internationale situationniste* qualifia de « moraliste » reprend pour l'essentiel à l'égard des « situs » (parfois avec, parfois sans guillemets dans le texte) le discours critique qui lui valut ladite réplique, en l'agrémentant de considérations sans risques sur la défunte IS qui, elles, et pour cause, ne lui en vaudront pas de nouvelle. On pensera ce qu'on veut de ces « représentants auto proclamés de l'histoire révolutionnaire », y compris le pire, mais à lire les pesants commentaires de Janover, il n'est pas sûr que, sur cette qualification de moraliste du moins, on leur donne entièrement tort. Quant à leur reprocher d'avoir « déform[é] la dialectique conceptuelle de Marx jusqu'à en faire un procédé stylistique de pure rhétorique », on avouera que ce péché, sûrement mortel pour un marxologue, ne nous semble pas – qu'il nous pardonne – mériter un tel courroux. Bref, on sera enclin à voir dans cette litanie de reproches une resucée de l'ancienne acrimonie d'un surréalisme vieillissant pour une bande de jeunes gens qui, en dignes héritiers de son art de l'invective et de l'injure, lui solda méchamment et promptement son compte. La fidélité aux « refus d'antan » et aux « idées de toujours » peut aussi avoir ses limites, au sens de clôture.

Cette « éthique du comportement révolutionnaire » qui « hante » tant Janover et dont il perçoit, avant Marx, des manifestations chez les utopistes ou certains romantiques, ne semble pas, en revanche, concerner l'anarchisme, dont la seule figure citée est Gustav Landauer. Pour le reste, les rares références qu'il y fait sont marquées du sceau de la suffisance marxienne. Citons, à propos des rapports entre surréalistes et libertaires : « L'anarchisme offrait, certes, les garanties d'une radicalité verbale sans concession et vierge de toute compromission avec le stalinisme. Il était possible de rejouer un instant, sur le mode mineur, les noces du surréalisme et de la révolution. Mais cette liaison, stérile sur le plan de la réflexion théorique comme sur celui des moyens et des fins de l'anarchisme, n'infusera aucun sang neuf à l'esthétique surréaliste. » Fermez le ban ! Le reste est à l'avenant : « Rien de mieux que la référence à ces ersatz idéologiques baptisés libertai-

---

<sup>2</sup> Un « honnête moraliste », lisait-on dans le numéro 11 d'*IS* (octobre 1967), « qui même dans chacune de ses compilations, se pose en dépositaire exclusif de la pureté révolutionnaire... »

res ou anarchistes pour expurger le « surréalisme » d'un « engagement » honni . » La collaboration des surréalistes au *Libertaire* d'octobre 1951 à janvier 1953<sup>3</sup> est qualifiée de « flirt sans conséquences » et expédiée en une ligne<sup>4</sup>. Le reste est purement et simplement passé sous silence : la « claire Tour » de Breton « où le surréalisme... pour la première fois [se reconnaît]... dans le miroir noir de l'anarchisme » et que se pose la question de leur « fusion organique » ; l'incessant soutien de Breton aux libertaires espagnols ; son appui déterminé à Louis Lecoin ; la superbe « une » sous forme de faire-part du *Monde libertaire* (n°126, novembre 1966) à la mort de Breton, annonçant : « André Breton est mort, Aragon est vivant... C'est un double malheur pour la pensée honnête. » Rien. L'évidente « affinité élective » entre le surréalisme et l'anarchisme, cette partie liée qu'ils eurent, cette aimantation qui les attira l'un vers l'autre, ces « chemins parallèles » qu'ils empruntèrent pour reprendre l'heureuse expression de Maurice Joyeux, Janover n'y voit rien d'autre qu'une abdication claire du « projet d'émancipation collective relié à une éthique du comportement révolutionnaire » (encore !) au profit de « l'idée stirnérienne d'un salut dans et par la monade individuelle ». Confondante langue de bois, avouons-le, chez un subtil pourfendeur du mensonge, mais Janover ne se dédit pas, on l'a vu. Il insiste, il persiste dans ses « idées de toujours », sûr d'avoir raison. Comme Marx. L'éthique a bon dos.

Sur sa sente escarpée, Janover semble éviter les rencontres. « Toujours sur la réserve », il juge selon des critères exclusifs et invariants. A l'heure où les girouettes sont légion, la pratique est sans doute méritoire, mais elle induit aussi cette hautaine prétention de la vérité révélée. Ce livre en offre quelques exemples, on l'a vu, et ce ton si particulier de maître à bien penser la subversion qui ouvre si souvent sur l'anathème. Pamphlétaire, Janover l'est si naturellement qu'il ne peut s'empêcher de verser dans le travers du genre. Autant le procédé porte quand il s'attaque à la « feinte-dissidence », à la « contestation New Age », aux « néo-céliniens et néo-situs de parade », à l'« *homo festivus* » de ce « maintenant » où « l'utopie critique est sortie du champ de vision social », autant il s'étiole quand, de « jadis » à « naguère », il sert, avant tout, de discours légitimant une trajectoire, probablement exemplaire, mais non exempte, on en jurerait, de quelques illusions et dérapages. A force de discréditer les autres, on s'oublie un peu soi-même, et c'est toujours un tort.

On se tromperait pourtant à voir dans l'expression de ces réserves agacées autre chose qu'une déception. Elles entament, certes, mais n'obturent pas le crédit qu'on accorde, pour le reste, à un livre dont l'auteur précise bien « qu'il n'est pas de pire épreuve que de subir celle de la complaisance ». A bien le lire, ce livre, on en retiendra, surtout, un bel éloge de la fidélité et l'évidente nostalgie d'un temps où le délit de poésie irrigua le projet d'émancipation sociale. Quant à sa conclusion, nous la faisons nôtre. Si d'aventure, en cette obscure époque, quelques « libres héritiers » se hasardaient à reprendre « le fil de l'histoire là où il fut laissé en suspens par la révolution surréaliste », il leur resterait à ne pas le dévider « en sens inverse » de ce qui fut son aspiration la plus profonde, la plus actuelle aussi : « transformer la vie et le monde du même souffle ».

**Freddy Gomez**

---

<sup>3</sup> Cette collaboration avait, en fait, débuté bien avant la « Déclaration préalable » du 12 octobre 1951 puisque *le Libertaire* avait salué le retour en France d'A. Breton en avril 1947 et reproduit, en mai de la même année, le tract surréaliste « Liberté est un mot vietnamien ».

<sup>4</sup> Sur le sujet, la double lecture de *Surréalisme et anarchisme. Ecrits pour débattre* (Le Miroir noir, ACL, 1992) et de *Surréalisme et anarchisme. Le Pied de grue. Ecrits pour débattre et aller plus loin* (Le Miroir noir, ACL, 1994) s'avère indispensable. On la complètera par *l'Esprit libertaire du surréalisme*, Alix Large (ACL, 1999).